OPERA DE LILLE. WAGNER : Tristan und Isolde (du 13 au 28 mars 2024). Orchestre National de Lille / Cornelius Meister / Tiago Rodrigues

Chaque année, **l'Orchestre National de Lille** et l'**Opéra de Lille** proposent conjointement une œuvre du répertoire lyrique. Au printemps 2024, c'est une nouvelle production de **Tristan und Isolde** (1865) de Wagner qui s'annonce ainsi comme l'événement lyrique dans les Hauts de France.
Sous la direction de **Cornelius Meister**, l'Orchestre relève les défis d'une partition parmi les plus exigeantes du répertoire, le chant symphonique étant ici aussi essentiel que la voix des chanteurs. Musique envoûtante évoquant le rêve éveillé de deux amants maudits, l'opéra mythique de Wagner est surtout un chant amoureux vénéneux qui captive d'un bout à l'autre de ses 3 actes : c'est ainsi « la volupté de l'enfer » dont parle Nietzsche à propos de l'ouvrage ; l'écriture de Wagner y renouvelle totalement le potentiel expressif de l'opéra. Les instruments seuls exprimant les vertiges de la passion absolue, celle irrésistible qui consument littéralement le cœur des amants – mort de Tristan et surtout mort d'Isolde pour final, le point inatteignable du drame dont Wagner fait un sommet ultime, un chant d'amour qui accomplit et transcende.

Pour cette production, le directeur du festival d'Avignon, **Tiago Rodrigues** réalise ainsi sa première mise en scène d'un opéra (étrennée la saison dernière à Nancy).

_____

5 représentations à l’Opéra de Lille

Mercredi 13 mars 2024– 18h
Samedi 16 mars 2024 – 16h
Jeudi 21 mars 2024 – 18h
Dimanche 24 mars 2024 – 16h
Jeudi 28 mars 2024 – 18h
± 5h avec deux entractes



Infos sur le site de l’**Orchestre National de Lille** :
https://www.onlille.com/saison_23-24/concert/tristan-et-isolde_13_mars/

Réservez vos places **directement sur le site de l’Opéra de Lille** :
https://www.opera-lille.fr/spectacle/tristan-et-isolde/

TRISTAN UND ISOLDE, opéra en trois actes
de RICHARD WAGNER (1813-1883)
Livret de Richard Wagner – d’après le roman Tristan de Gottfried von Strassburg (V. 1230) – Créé en 1865 à Munich

Cornelius Meister, direction musicale
Tiago Rodrigues, mise en scène

Daniel Brenna, Tristan
Annemarie, Kremer Isolde
Marie-Adeline Henry, Brangäne
Alexandre Duhamel, Kurwenal
David Steffens, Roi Marke
David Ireland, Melot
Kaëlig Boché, Un Berger, un Marin
Sofia Dias, Vítor Roriz, Danseurs-chorégraphes

Chœur de l’Opéra de Lille
Orchestre National de Lille

Nouvelle production de l’Opéra national de Lorraine.
Coproduction Opéra de Lille, Théâtre de Caen.

Photo portrait : Cornelius-Meister © Gerald von Foris

CRITIQUE, opéra. GAND, OPERA BALLETT VLAANDEREN, opéra de Gand, le 25 mars 2023. R. WAGNER : Tristan und Isolde. S. Sakker, C. Filipcic Holm, D. Kaiser, A. Dohmen, V. Neri… P. Grandrieux / A. Perez.

Poursuivant le travail innovant et radical d'**Aviel Cahn** depuis son départ de l'Opera Ballett Vlaanderen pour le Grand-Théâtre de Genève, son successeur **Jan Vandenhouwe** a invité le cinéaste français **Philippe Grandrieux** à mettre en images, pour sa première mise en scène d'opéra, le sublime ***Tristan und Isolde*** **de Richard Wagner**. Le réalisateur de « Sombre » et « Malgré la nuit » en propose une vision fascinante et hypnotique, qui repose sur l'emploi intensif d'images vidéo, à l'instar du travail de Bill Viola / Peter Sellars dans la désormais mythique production de l'Opéra de Paris, donnée pour la première fois en 2005. Il reprend l'idée d'une expérience immersive pour les spectateurs, d'autant plus totale ici qu'il a souhaité supprimer le sur-titrage afin que rien ne vienne capter leur attention, hors de ces mêmes images vidéo, projetées sur une tulle séparant la salle de la scène, alors que les chanteurs n'apparaissent que de manière fantomatique derrière, le plateau étant plongé dans une quasi totale pénombre, sans le moindre élément de scénographie visible.
Chaque acte porte un sous-titre, la « Rage » pour le I, la « Luxure » pour le II, et la « Tristesse » pour le III. Trois actrices différentes incarnent, à l'écran, ces trois états d'âme d'Isolde (dans l'ordre **Nathalie Remadi, Vilma Pitrinaite, Eleni Vergeti**), et prêtent leur visage et leur anatomie, jusque dans ses aspects les plus intimes, scrutés et fouillés pendant de longs mois par les caméras de Grandrieux. Des images qui se superposent parfois, souvent convulsives et syncopées, mais d'une troublante beauté visuelle. À ces images de corps de femmes nues se rajoutent des visuels plus végétaux ou marins, pendant les deuxième et troisième actes, d'une fascinante beauté également, les éléments naturels faisant écho aux soubresauts des corps. Coup d'essai, coup de maître pour un spectacle que nous qualifierons de magistral !

Première mise en scène d'opéra de Philippe Grandrieux

La rage, la luxure, la tristesse
Magistral Tristan à Gand



Dans le rôle de Tristan, nous retrouvons avec plaisir et bonheur le ténor australien **Samuel Sakker**, un mois seulement après avoir chanté ce même rôle à l'Opéra national de Lorraine (nous y étions), et de manière encore plus éclatante (si cela était possible) à Gand qu'à Nancy. En plus de sa remarquable puissance et de sa souveraine endurance vocale, le chanteur stupéfie également par son phrasé et son chant radieux qui emportent l'adhésion d'un public qui l'ovationnera longuement au moment des saluts. Sa partenaire, la soprano argentine **Carla Filipcic Holm**, rayonnante Ariadne (auf Naxos) sur cette même scène l'an passé, ne démérite pas dans le rôle d'Isolde, même si la prestation n'atteint pas la même perfection. En cause, sa prononciation de la langue de Goethe, quelques aigus criés et quelques difficultés de contrôle du souffle, qui restreignent le rayonnement de sa mort. Mais elle n'en apporte pas moins de très grands atouts à Isolde : un timbre à la

beauté prenante, une voix chaude et ronde dans le médium et le grave, conférant à son personnage une aura d'énergie et de sensualité assez irrésistible. Dans la famille Brangäne au timbre clair et à l'aigu glorieux, la mezzo allemande **Dshamilja Kaiser** fait une excellente impression, tandis que le vétéran **Albert Dohmen** qui arbore toujours une voix riche et sonore, pétrie d'humanité, somme toute idéale pour incarner le Roi Marke. De leur côté, le Kurwenal du baryton germano-italien **Vincenzo Neri** et le Melot du baryton canadien **Mark Gough** ne méritent que des éloges, de même que le jeune marin (et pâtre) de **Hugo Kampschreur**, au timbre clair et juvénilement projeté. Le chœur maison, superbement préparé par **Jan Schweiger**, se couvre également de gloire dans chacune de ses interventions.

Dernier bonheur de la soirée, la baguette du directeur musical de **l'Orchestre Symphonique de l'Opéra Ballet des Flandres**, l'argentin **Alejo Perez**, dont chaque direction musicale suscite en nous le même enthousiasme et la même admiration. De grands moments orchestraux étaient donc à prévoir, mais le résultat dépasse encore largement nos attentes. Difficile de percer les mystères de ce travail de magicien des sons, mais Perez fait avancer sa phalange toujours à bonne allure, les nuances évident subtilement la masse sonore en créant de multiples transparences, avec de somptueux effets de fondu / enchaîné, et de constantes impressions de ressac, de recouvrement par une nouvelle vague qui vous emporte, à chaque fois, un peu plus loin… Du grand art !

CRITIQUE, opéra. OPERA BALLETT VLAANDEREN, opéra de Gand, le 25 mars 2023. R. WAGNER : Tristan und Isolde. S. Sakker, C. Filipcic Holm, D. Kaiser, A. Dohmen, V. Neri… P. Grandrieux / A. Perez. Photos © Annemie Augustjins

Vidéo : **Tristan und Isolde selon Philippe Grandrieux** à l'Opéra Ballet des Flandres

---

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, les 26 fév. 1er et 4 mars 2023. R WAGNER : Tristan et Isolde. S Koch. N Schukoff. Orch nat Cap. F Beermann / N Joel.

Pour 4 représentations les sortilèges de

la vaste partition de Wagner ont animé (et comment !), le Capitole toulousain. C'est un évènement tout à fait remarquable et le public l'a compris qui a fait salle comble à chaque fois.

Dès avant le lever du premier rideau, difficile de trouver encore un billet bien placé. On a frôlé le « à guichet fermé ». Pour La Bohème et Les Noces de Figaro, ce n'était pas surprenant ; pour un ouvrage long et difficile comme Tristan et Isolde, c'est très réconfortant.Ce n'est pas la mise en scène déjà ancienne de **Nicolas Joël**, datant de 2007 et revue avec plaisir en 2015, cette fois ranimée par Emilie Delbée, qui nous motivera en premier. Elle a cependant le mérite d'être extrêmement dépouillée, de ne pas distraire l'oreille des splendeurs vocales et orchestrales, de proposer un symbolisme discret, des images fort belles ; surtout de mettre en valeur la musique. Ce qui dans le contexte actuel est une sacrée chance pour le public car tant d'horreurs ont cours sur les scènes lyriques (dont la production parisienne donnée au Luxembourg actuellement). Pour la mise en scène de Nicolas Joël, je propose de relire mon analyse de 2015.

Reprise triomphale au Capitole

L'Orchestre du Capitole dirigé par Franck Beermann,

la distribution vocale idéale et ses 5 prises de rôles… font un Tristan bouleversant



Instrumentistes et chef, incandescents. Saluons surtout ici l’extraordinaire réussite musicale et vocale qui a coupé le souffle à plus d’un. L’Orchestre du Capitole d’abord car sa magnificence est un sacré atout. Les sonorités subtiles ou rutilantes de cet orchestre symphonique superlatif font merveille dans la fosse du Capitole. Les solos sont d’une beauté et d’une émotion à faire pleurer de bonheur. Gabrielle Zaneboni au cor anglais, fait des merveilles à l’acte III. Cette mélancolie indicible est fulgurante. Mais il serait injuste de ne pas signaler les moments clefs de l’alto solo,

du violon solo et du violoncelle solo. Porteurs chacun de la plus juste émotion dans une beauté de son supérieure. Les bois et les cuivres sont à la fête et les contrebasses si intenses également. Cet orchestre porte tout le drame à un niveau d'incandescence rarement atteint. Il faut dire que l'osmose avec la direction superbe de **Franck Beermann**, attendue après tant de réussites in loco (souvenons-nous de son Parsifal), aura tout dépassé. Les sourires qui diffusent entre le chef et les instrumentistes révèlent une confiance mutuelle au sommet. Dans des tempi plutôt rapides, Beermann dès le prélude sait donner aux silences un poids dramatique sidérant. Les nuances subtilement dosées sont saisissantes. La mort des longues phrases des violons est d'une émotion à peine soutenable. Dès la fin de prélude, chacun sait qu'il va vivre un moment rare.

Tout le drame est annoncé, toute la douleur jubilatoire de la partition du sorcier Wagner est là. Le délicieux poison du désir de fusion amoureuse qui va vers la mort dans une dimension métaphysique est superbement présenté. En fait l**a direction de Franck Beermann est si sûre que le drame se construit de manière inexorable** et jamais ne nous lâchera. Les 4 heures de musique passent comme par magie. Jamais le moindre zeste d'ennui n'apparaît. Et c'est là qu'il faut souligner le génie de **Christophe Ghristi** qui a su construire ce cast idéal avec sa seule intuition. Qui d'autre avec un tel succès peut proposer 5 prises de rôle dans Tristan, qui est peut-être l'opéra le plus complexe à distribuer ?

BEAU CHANT WAGNÉRIEN… Ce qui se passe ensuite demande une analyse fouillée. Par ordre d'entrée en scène le premier chant du Jeune Matelot est intense et beau. Valentin Thill reviendra en Berger à l'acte III avec un jeu sobre et une émotion vraie, bouleversante. Pour l'heure il ouvre la voie et arrive à mettre dans son chant tout le second degré demandé. **L'Isolde de Sophie Koch entre dans la liste des immenses Isolde**, mezzo-soprano comme Astrid Varnay ou Waltraud Meyer. Elle s'installe d'emblée sur un sommet. Son Isolde trouve une complexité

rarement atteinte. Au 1er acte, la colère aristocratique de la princesse fait froid dans le dos, sa violence relativement maîtrisée rend perceptible une douleur profonde, une jalousie destructrice, comme la face inversée de son amour pour Tristan que le filtre ne fera que révéler. Sagace, hautaine, à la limite de la perfidie, la manière dont elle distille le texte du I est vipérine. A l'acte II, la femme amoureuse est impérieuse en exprimant à sa suivante un désir irrépressible presque violent. Elle reste princesse et devient femme amoureuse à l'arrivée de son amant. Quel beau couple ils forment ! L'explosion des retrouvailles est jubilation pure. Tout le jeu dans le long duo est ensuite une construction très aboutie avec son partenaire. Les regards, les sourires, les tendresses, les caresses… tout suggère les montées du désir de cet amour fusionnel. On savait depuis Parsifal en 2020, la sensualité troublante qui peut émaner du jeu de ces deux artistes ; elle va beaucoup plus loin dans ce IIè acte avec une dimension érotique poétique. Avoir deux chanteur-acteurs aussi crédibles scéniquement dans ces rôles d'amants superbes et éternels n'est pas si fréquent ! Au III en robe rouge somptueuse, Isolde-Sophie n'est qu'amour et embrasse la mort, souriante afin d'atteindre une forme de plénitude éternelle. Son ***Liebestod*** est fébrile et porté par une fragilité humaine désarmante. La voix surfe avec puissance sur les vagues orchestrales sublimes. Vocalement Sophie Koch couvre toute la vaste tessiture, sa voix d'airain passe l'orchestre sans soucis. A mon sens c'est sa diction, sa manière de ciseler le texte si beau qui fait le plus grand prix de son interprétation. Vocalement elle est à l'aise, sans aucun souci pour les contre-ut. En approfondissant le rôle et en se l'appropriant, sa voix va s'assouplir et se déployer. La performance est déjà tout à fait remarquable et le public reconnaissant est enthousiaste aux saluts. Isolde est bien une prise de rôle qui correspond aux moyens actuels de Sophie Koch et à sa belle maturité. Toulouse a beaucoup de chance !

La Brangäne d'**Anaïk Morel** est également une prise de rôle. La

voix est somptueuse, le legato à l'acte II est souverain. Le jeu est convainquant et le personnage, cohérent. Voilà un rôle en or pour la jeune Anaïk Morel. En Kurwenal, Pierre-Yves Pruvost fait également une prise de rôle remarquable. Personnage tout entier et peu nuancé, c'est le portrait de la fidélité absolue. La voix sonore et l'émission droite conviennent bien à cette conception du personnage. Il n'est pas de Tristan qui vaille sans un héros charismatique.

Comment décrire le Tristan de Nicolai Schukoff ? Il EST Tristan à ce stade de sa carrière. C'est le bon moment. Son physique est rare pour un ténor, proche de la perfection. Grand et élancé, il incarne une forme d'héroïsme charismatique, rien que par sa seule présence. Le jeu altier au début de l'acte I s'évanouit avec l'effet du philtre et il n'est plus que ravissement à l'amour. Le jeu à l'acte II nous l'avons dit, est avec sa partenaire d'une grande sensualité. Face au Roi Marke ses accents sont d'une douleur désenchantée. Il retrouve un instant sa noblesse posturale face à Melot à la fin de l'acte II. Puis il ne sera plus que douleurs. Le jeu et le chant du terrible acte III sont ceux d'un grand Tristan. La voix reste souveraine tout du long, ce beau métal noble, cette émission droite et franche sont de l'étoffe des héros. Nicolai Schukoff a également l'endurance du rôle. Ce n'est pas un Tristan malade cherchant des couleurs et des nuances extrêmes comme certains. Il meurt d'autre chose non de sa blessure physique avec une voix pleine et forte. Toulouse a vu la naissance d'un Vrai Tristan !

Il nous reste à évoquer le Roi Marke somptueux de **Matthias Goerne** : il signe une prise de rôle majestueuse avec une voix souple, sonore et conduite avec art. Le texte est ciselé et le personnage a une bonté absolue. Marke est un monarque aimant ne revendiquant que d'être aimé; il est anéanti par les abandons en cascades et les morts qu'il ne peut éviter. Matthias Goerne y met tout son art du lied, colorant chaque mot.

Damien Gastl en Melot campe un personnage parfaitement détestable et **Matthieu Toulouse** rajoute au drame avec sa très courte intervention. La puissance des chœurs d'hommes est appréciable. La cohérence de ce spectacle est digne de la recherche wagnérienne de l'œuvre d'art total et du monument inouï qu'il a érigé à l'amour idéalisé. Voici un spectacle inoubliable pour le public nombreux qui a fait chaque fois, un véritable triomphe à tous les artistes, l'orchestre venant également saluer sur scène ! Merveilleux travail d'équipe ! Toulouse devient une capitale wagnérienne incontournable.

_____

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE. Théâtre du Capitole, le 26 fév 2023. Richard WAGNER (1813-1883) : Tristan und Isolde. Mise en scène, **Nicolas Joël** / Emilie Delbée ; Décors et costumes, Andrea Reinhardt ; Lumières, Vinicio Cheli ; Avec : Sophie Koch, Isolde ; Nicolai Schukoff, Tristan ; Matthias Goerne, Le Roi Marke ; Anaik Morel, Brangäne ; Pierre-Yves Pruvost, Kurwenal ; Damien Gastl, Melot ; Valentin Thill, un jeune marin/un berger ; Matthieu Toulouse, un pilote. Chœur du Capitole, chef de chœur Gabriel Bourgoin ; Orchestre National du Capitole, Gabrielle Zaneboni, cor anglais ; Direction, **Franck Beermann**.

Photos : © Mirco-Magliocca

CRITIQUE, opéra. NANCY, le 1er fév 2023. WAGNER : Tristan und Isolde. Sakker, Röschmann, Extrémo, J. Park… L. Hussein / T. Rodrigues.

Hasard des calendriers, c'est à une pluie de Tristan und Isolde que les mélomanes hexagonaux vont pouvoir assister en deux mois, avec cette nouvelle production de l'opus wagnérien à l'Opéra National de Lorraine signée par **Tiago Rodrigues**, alors que Paris remonte une énième fois la splendide régie du duo Sellars/Viola, et que le Capitole et l'Opera Ballet Vlaanderen (Gand / Anvers) s'apprêtent à leur tour à monter leur Tristan (en mars 2023).

Récemment nommé à la tête du Festival d'Avignon à la place d'Olivier Py (qui lui vient d'être nommé directeur général du Théâtre du Châtelet avec effet immédiat), l'homme de théâtre lisboète signe là sa première réalisation lyrique… qui ne nous a pas convaincus ! Connu pour simplifier et rendre accessible au plus grand nombre les « grands » textes, en soulignant leur humanité pour mieux la relier à la nôtre, il adapte son concept à l'ouvrage de Wagner, et remplace tout le texte de l'Echanson de Bayreuth par un nouveau de son propre cru, grâce à deux comédiens-danseurs (Sofia Dias et Vitor Roriz) qui manipuleront pas moins de 1000 pancartes se substituant aux surtitres. La scénographie est ainsi composée d'une immense bibliothèque disposée en hémicycle où des rayonnages

contiennent des milliers de pancartes que, dans un ballet incessant et millimétré, les deux artistes tendront vers le public en le regardant droit dans les yeux, en n'ayant par ailleurs que peu d'interaction avec les protagonistes, si ce n'est au troisième acte où ils « accompagneront » la mort des deux héros.

Dans ce nouvel univers, les protagonistes perdent leur nom contre des entités génériques : « L'homme triste » (Tristan), « La femme triste » (Isolde), « L'amie de la femme triste » (Brangäne) , « L'homme puissant »(Le Roi Marke), « L'homme ambitieux » (Melot) et « L'ami de l'homme triste » (Kurwenal) ! Les textes de Rodrigues, qui se résument à des explications de texte par trop simplets, affadissent et dénaturent la sublime prose de Wagner (trop amphigourique à son goût), et la distance qu'il prend avec elle (« Beaucoup de mots / trop de mots tuent l'amour »), si elle fait parfois rire les spectateurs, ne rend guère justice à l'œuvre. L'on se surprend à bien vite ne plus regarder les pancartes pour se concentrer sur les chanteurs, mais la direction d'acteurs étant presque aux abonnés absents, avec des personnage la plupart du temps statiques, l'exercice devient vite compliqué et tout aussi lassant !

Sans emphase et fluides
Révélations wagnériennes à Nancy…
les somptueux Tristan de Samuel Sakker et Mark de Jongmin Park



L'homme et la Femme tristes… Samuel Sakker et Dorothea Röschmann (DR)

Le ténor australien **Samuel Sakker** est une révélation dans le rôle de Tristan. Avec son timbre robuste et barytonant, il fait preuve d'une vaillance, tout au long de sa scène d'agonie, que les spectateurs n'expérimentent pas tous les jours au théâtre. Les registres, magnifiquement soudés, lui permettent de parcourir toute la gamme des émotions, sans esquisser aucune des difficultés de ce rôle meurtrier et sans montrer le moindre signe de surmenage. Las, la prestation de la belle chanteuse mozartienne puis straussienne qu'a été Dorothea Röschmann ne se situe pas sur les mêmes hauteurs, et l'écriture ardue de Wagner lui donne maille à partir : au-dessus du La, l'aigu se transforme en cri, et les contre-ut seront souvent esquivés dans le duo du II, au profit de son partenaire qui ne connaît pas ces mêmes difficultés. L'artiste n'en demeure pas moins touchante, sa diction souveraine et ses talents de diseuse finissant par faire passer la pilule de registre aigu problématique.

Autre découverte majeure de la soirée, le magnifique Roi Marke de la basse coréenne **Jongmin Park**, dont le registre grave, le contrôle absolu de la ligne, la profonde humanité font passer maint fois le frisson le long de l'échine. Le beau timbre sombre de la mezzo française **Aude Extrémo** est toujours un atout, dont sa généreuse Brangäne bénéficie, sans césure aucune dans un organe opulent et magnétique. Enfin, le Kurwenal de **Scott Hendricks** comme le Melot de **Peter Brathwaite** sont honnêtes, sans laisser de grands souvenirs, à l'inverse d'**Alexander Robin Baker**, dans le double emploi du Matelot et du Berger, qui donnent une épaisseur inhabituelles à ces deux emplois.

A la tête de **l'Orchestre de l'Opéra National de Lorraine**, **Léo Hussein** tissent une toile qui porte les voix sans jamais les étouffer. Les sonorités ont une fluidité rare dans ce répertoire, où l'emphase est généralement de rigueur ; la qualité superlative de de chaque pupitre (même si le compte n'y est pas du côté des cordes !) permet au chef anglais de faire entendre un Wagner dégraissé, presque allégé, qui donne tort à ceux qui voient en lui un fossoyeur du beau chant. On aurait cependant aimé plus de dramatisme dans les finale des deux premiers actes, qui n'exhalent pas ici l'ampleur ni le souffle que la partition réclame…

_____

CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra National de Lorraine, le 1er février 2023. WAGNER : Tristan und Isolde. Sakker, Röschmann, Extrémo, J. Park… L. Hussein / T. Rodrigues. Photos © Jean-Louis Fernandez

VIDÉO

_____

Teaser vidéo : Tristan und Isolde à l’Opéra National de Lorraine par Tiago Rodrigues

_____

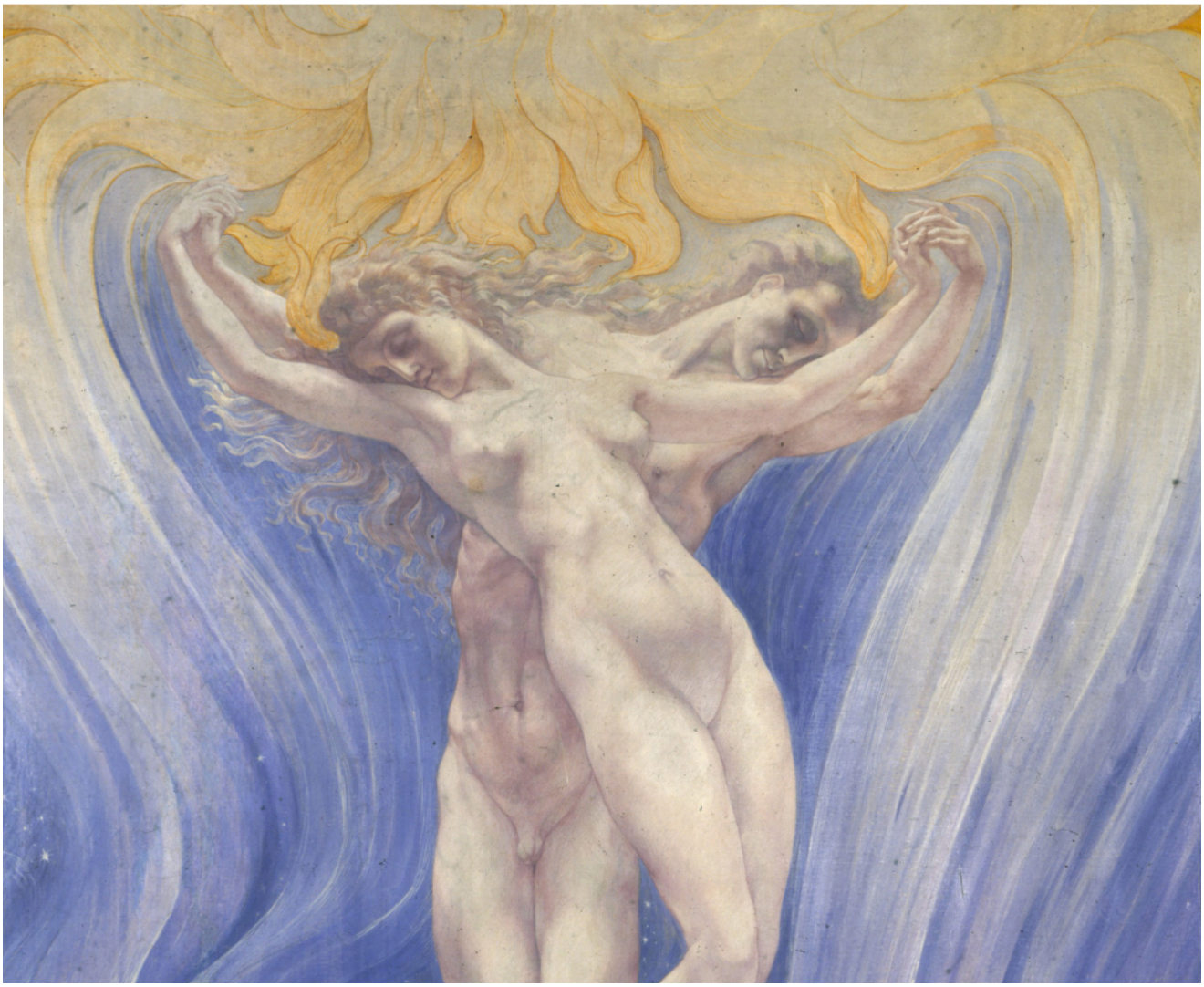
TOULOUSE, Capitole. WAGNER : Tristan und Isolde (Nicolas Joel) : 26 fév – 7 mars 2023

C’est la production lyrique événement à TOULOUSE dès le 26



TRISTAN ET ISOLDE

Richard Wagner



L'ivresse des émotions est le sujet central de l'action médiévale, dans laquelle Wagner libère son émotion en continu et aborde la mystique de l'Amour absolu. SI la scène illustre le geste d'un chevalier et d'un roi affrontés ; en réalité Tristan trahit le roi Mark en succombant à l'amour

réciproque que sucite la princesse Yseult, qu'il est censée escorter et protéger jusqu'au souverain. Mais au cours de la traversée vers la Cornouaille, Tristan croise le regard d'Yseult et le coup de foudre les foudroie tous les deux, en extase d'amour et de mort. L'acteur principal est l'orchestre dont le chant exprime la psyché souterraine des individus ; la force du désir, le dépassement à le sublimer ou l'échec et la mort à le contenir. Après un Parsifal mémorable réunissant la même distribution, le chef Frank Beermann aborde ce nouveau Wagner à Toulouse, auréolé de la réussite de la production précédente. Gageons que le cycle ainsi défini – une même distribution dans deux Wagner ambitieux (**Sophie Koch** : hier Kundry, ici Isolde / **Nikolai Schukoff** : hier Parsifal / ici Tristan / Matthias Goerne, Pierre-Yves Pruvot) promet un second choc pour les spectateurs. La mezzo Sophie Koch qui admire l'interprétation de Waltraud Meier (laquelle « a une typologie vocale semblable à la mienne », dixit l'intéressée) trouvera t-elle les modalités pour chanter Isolde en fonction de sa propre voix, car le medium est sollicité et les aigus tendus ? De même pour Nikolai Schukkof qui a chanté Siegfried (Ring du Châtelet / Bob Wilson) mais pour lequel il s'agit à Toulouse de son premier Tristan ! Réponse à partir du 26 février 2023

TOULOUSE, Capitole
WAGNER : Tristan und Isolde
4 représentations
26 février et 4 mars à 15h
1er et 7 mars à 18h

Frank Beermann, direction musicale
Nicolas Joel, mise en scène

Réservez vos places **directement** sur le site du Capitole de Toulouse :



https://www.theatreducapitole.fr/

_____

Richard Wagner (1813 – 1883) : **TRISTAN UND ISOLDE**
Action (Handlung) en trois actes
Livret du compositeur
Créé le 10 juin 1865 au Königliches Hof- und Nationaltheater de Munich

Sophie Koch, Isolde
Nikolai Schukoff,Tristan
Matthias Goerne, Roi Marke
Anaïk Morel, Brangäne
Pierre-Yves Pruvot, Kurwenal
Damien Gastl, Melot
Valentin Thill, Le Jeune Matelot / Le Berger
Matthieu Toulouse, Le Pilote
Orchestre national du Capitole
Chœur et Maîtrise de l'Opéra national du Capitole
Gabriel Bourgoin, chef du chœur

Tarifs : de 10 à 113 €
Durée : 5h10 avec entractes
opéra en langue allemande surtitré en français
www.theatreducapitole.fr
+33 (0)5 61 63 13 13

Photo : Patrice NIN

CRITIQUE, LIVRE. Michel LAURY : L’amour dans la vie et l’œuvre de Richard Wagner (éditions amalthée)



CRITIQUE, LIVRE. Michel LAURY : L’amour dans la vie et l’œuvre de Richard Wagner (éditions amalthée) – Derechef le sujet du livre interpelle ; il pose déjà la valeur et l’angle de l’étude : a contrario des gloses généralement diffusées et reprises qui font de Wagner ce faiseur de spectacles fracassants et teutons, l’auteur ici pondère sensiblement les présupposés, soulignant plutôt ce qui fait du théâtre wagnérien, une scène qui célèbre les métamorphoses et le miracle permis par l’amour contre le cynisme et la barbarie persistants. L’humanisme, le sentiment fraternel, amoureux comme compassionnel d’un Wagner humain s’affirment ainsi sans détours.

L’auteur s’intéresse d’abord aux sources (littéraires surtout) qui ont forgé l’imaginaire et la conception dramatique et lyrique de Wagner (les mythes grecs, médiévaux, celtiques, Feuerbach et l’amour païen, le poids du christianisme culpabilisateur, Shopenhauer et l’amour rédempteur, le

bouddhisme, sagesse du renoncement,…). Il identifie des traits emblématiques d'une pensée qui n'a jamais cessé de s'interroger sur la forme et le sens de l'art, la vocation et le projet de l'artiste dans la société ; si son œuvre à bien des égards nous révèlent à nous mêmes dans ce que l'humanité a de plus noir et diabolique (Alberich, Hunding, Telramund et Ortrud, Klingsor… en seraient les visages incarnés), Wagner « ose » envisager et indiquer une alternative, inspirée par son idéal amoureux, lequel s'illustre sur la scène par des êtres saisis par l'amour ou la compassion et dont la métamorphose opère un miracle exemplaire (Siegmund / Sieglinde, Lohengrin, Elsa, Senta, surtout le fille de Wotan, mais aussi Parsifal ou la Walkyrie Brünnhilde, déchue de son statut divin, devenue simple mortelle par amour…

Tout cela s'inscrit aussi dans le parcours amoureux intime du compositeur dont les avatars, multiples, passionnels sont évoqués tout autant à travers celles qui ont su séduire son coeur : amours de jeunesses et premiers émois, batifolages, mariage, disputes et scènes conjugales, … de la cantatrice Wilhelmine Schröder-Devrient à Matilde Wesendonck (« la muse, l'inspiratrice » à l'époque de Tristan) à Cosima, Judith Gautier ou Carrie Pringle, chacune suggère voire inspire une face d'un puzzle complexe et miroitant qui nourrit surtout l'œuvre en cours.

Wagner, dramaturge humain, amoureux

L'auteur nous immerge dans l'univers wagnérien et révèle à quel point l'amour scelle les destinées de ses héros, articule l'ensemble de son œuvre dramatique, souligne combien les lectures et la culture philosophique de Wagner lui ont permis d'affiner sa propre conception de l'amour humain ; amour et connaissance, amour-compassion, amour-rédemption… le sentiment

est un véhicule de dépassement et de révélation. Expérience ultime à affronter, l'amour a toujours un prix qu'il faut payer. Le relief voire l'épaisseur des personnages, chaque situation qui conduit les héros à se dévoiler sont analysés à travers des extraits choisis, citation des livrets à l'appui (livrets évidemment rédigés par Wagner lui-même). Le lecteur mesure l'enjeu psychologique des séquences et l'œuvre des épreuves qui s'accomplit…

Le fil qui unit et aimante deux êtres est étudié, le sens de cette relation étant souvent très finement expliqué : Arindal et Ada (Les Fées), Elsa et Lohengrin (Lohengrin) éclairant l'équation vénéneuse et maudite associant amour et connaissance ; Senta et le Hollandais (Le Vaisseau Fantôme), évidemment Tristan und Isolde, mais aussi les 4 opéras de la Tétralogie des Nibelungen : en particulier, les couples d'une puissance inédite (Siegmund / Sieglinde ; Brunnhilde / Siegfried) … au registre de l'amour compassion, le regard de Brunnhilde (en réalité alors La Walkyrie) sur Siegmund et Sieglinde, puis celui de Parsifal sur Amfortas et Kundry sont certainement les plus bouleversants dans cette approche qui dévoile le théâtre wagnérien pour ce qu'il est, un formidable théâtre humain, fraternel, spirituel. En complément, le synopsis de chaque opéra de Wagner est publié en fin d'ouvrage. Incontournable.



CRITIQUE, LIVRE. Michel LAURY : L'amour dans la vie et l'œuvre de Richard Wagner / Editions Amalthée – Prix indicatif : 21,50€ – Coup de cour de CLASSIQUENEWS donc **CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2022**. / 290 pages – ISBN : 9782310053129 – Plus d'infos sur le site de l'éditeur amalthée : https://www.editions-amalthee.com/catalogue-livres-editions-nantes/biographie-temoignage/lamour-dans-la-vie-et-loeuvre-de-richard-wagner/

Compte-rendu, opéra. Paris, Théâtre des Champs-Elysées, le 18 mai 2016. R. Wagner : Tristan und Isolde. Pierre Audi, mise en scène. Daniele Gatti, direction musicale.

Dans une interview du Maestro **Daniele Gatti**, retranscrite dans le programme de salle, celui-ci affirme à propos de cette (nouvelle) production de Tristan und Isolde au Théâtre des

Champs-Elysées : « Avec **Pierre Audi**, nous avons choisi de nous engager dans une direction chambriste ». Une production chambriste donc, intime, recentrée, dans un théâtre de dimension humaine : c'est le vrai atout de cette production de Tristan, qui cherche ainsi à débarrasser Wagner de son décorum lourd, de l'image massive de son Œuvre.



Le drame intime est donc sur scène. Exit les vaisseaux, la nature luxuriante et les châteaux moyenâgeux. Tout sur scène respire la simplicité et l'épuration absolue. Le plateau est recouvert d'un plancher noir. En arrière scène, un demi cercle blanc vient clôturer l'espace. Celui-ci est donc fermé et les personnages ne parviennent qu'à entrer sur le plateau que par une trappe disposée en fond et sous la scène. Pas d'échappatoire possible ni à cours ni à jardin. C'est dans cet espace clos que le drame intime va prendre racine. Au premier acte, des grands panneaux métalliques viennent symboliser le

bateau. Au II, des troncs d'arbres morts symbolisent la nature et viennent rendre le lieu terriblement inquiétant. Enfin, au III, une simple cabane et des rochers viennent occuper l'espace.

Si ce dispositif scénique permet de confronter les spectateurs à l'essentiel et à retranscrire justement l'inéluctable accomplissement du destin, force est de constater que la proposition a également les défauts de ses qualités. A l'esthétique épurée se plaque un statisme dangereux. Le soucis de ne pas montrer les choses pose notamment problème lors de l'acte deux où le duo d'amour montre les héros assis dos à dos presque quarante-cinq minutes durant. Quand les chanteurs ne sont pas statiques, la direction d'acteurs semble se limiter à un enchaînement de postures fixes aux quatre coins du plateau.

Pour Emily Magee initialement annoncée, c'est finalement la soprano britannique **Rachel Nicholls** qui endosse les habits de la princesse irlandaise. Si le timbre n'est pas d'une séduction immédiate et que certains aigu accusent quelques stridences, ils émergent cependant sans peine au-dessus de l'orchestre wagnérien, avec une puissance et une précision qui montrent que n'est pas révolu le temps des grandes Isolde. Elle arrive par ailleurs au Liebestod – cela mérite qu'on le souligne – sans le moindre signe de fatigue. Grand habitué du rôle de Tristan, le ténor allemand **Torsten Kerl** en possède aussi bien le lyrisme que l'éclat, la voix ayant gagnée en rondeur, puissance et projection ces derniers temps. En plus d'une diction exemplaire, il est doté d'une intelligence musicale inouïe, et affirme bien, autant physiquement que dramatiquement, la stature requise. Kerl fait preuve ce soir d'une infaillible vaillance, se montrant par ailleurs bouleversant dans le délire extatique qui s'empare du héros au moment des retrouvailles avec Isolde.

Le mezzo sud-africaine **Michelle Breedt** se révèle une solide Brangäne. Bien timbrée, la voix fait montre d'une puissance et d'une projection tout à fait satisfaisantes. Satisfecit total

pour le baryton canadien **Brett Polegato** qui incarne un Kurwenal d'une bouleversante humanité. Son jeu expressif et son chant racé en font tout simplement un serviteur de Tristan exceptionnel. Déception, en revanche, pour le Roi Marke de la basse américaine **Steven Humes**, à cause d'un timbre trop clair, d'une carence de puissance et de graves, et d'une présence scénique trop discrète pour rendre pleinement justice son personnage. Dans les rôles secondaires, **Andrew Rees** est un Melot correct, **Francis Dudziak** un Timonier efficace et **Marc Larcher**, un Berger de bonne tenue.

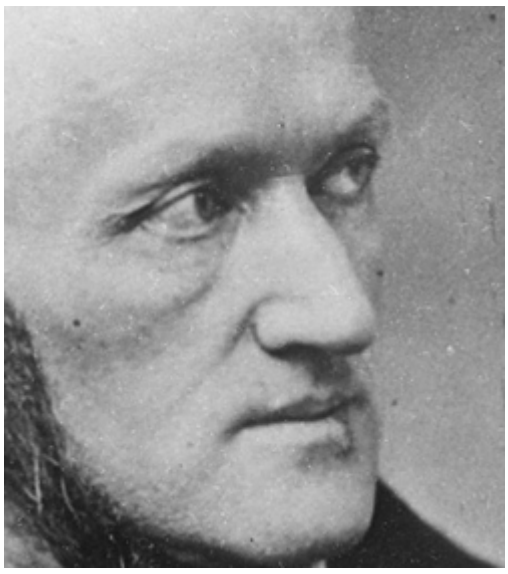
Mais la plus grande satisfaction de ce « drame intime » se trouve en premier lieu dans la fosse, où **Daniele Gatti** subjugue par une direction d'une incroyable richesse. À tête d'un Orchestre National de France des grands soirs, le chef italien alterne entre direction chambriste et véritable exaltation symphonique. La proposition est d'une incroyable urgence, d'une passion débordante, vibrante et soutenue par des cordes magnifiquement homogènes. Les vents, et notamment le cors anglais, transportent et emportent toute l'adhésion. On reste également saisi par l'équilibre parfait atteint entre la fosse et le plateau. La subtilité obtenue tout le long de l'ouvrage permet ainsi de rendre justice à l'incroyable écriture orchestrale de Wagner, un pari d'autant plus méritant que Gatti dirige là son premier Tristan…

.

Compte-rendu, opéra. Paris, Théâtre des Champs-Elysées, le 18 mai 2016. R. Wagner : Tristan und Isolde. Torsten Kerl (Tristan), Rachel Nicholls (Isolde), Michelle Breedt (Brangäne), Steven Humes (König Marke), Brett Polegato (Kurwenal), Andrew Rees (Melot), Marc Larcher (Un pâtre, Un Jeune marin), Francis Dudziak (Un Timonier). Pierre Audi :

mise en scène ; décors et costumes : Christof Hetzer ; éclairages : Jean Kalman ; vidéos : Anna Bertsch ; dramaturgie : Willem Bruls. Chœur de Radio France & Orchestre National de France. Daniele Gatti : direction musicale.

PARIS, TCE. Nouveau Tristan und Isolde par Pierre Audi



PARIS, TCE. Wagner : Tristan und Isolde. 12-24 mai 2016. Nouvelle production du Tristan de Wagner signée Pierre Audi. Après l'abandon (pour raisons personnelles) d'Emily Magee, initialement programmée, c'est la soprano Rachel Nicholls, habituée du rôle d'Isolde qui reprend le flambeau de cette nouvelle production parisienne. En 1857, Wagner suspend la composition du Ring (Siegfried) : il ne se remet de sa passion brûlante (consommée ou non) pour l'épouse de son protecteur Otto, Mathilde Wesendock qui l'obsède au delà de tout (il est pourtant marié à Minna): le couple de mécènes a installé le musicien dans une petite maison situé sur leur vaste propriété à Zurich. Structurant finalement le matériau de cette tragédie domestique, Mathilde n'est pas compatible avec lui et son statut de musicien errant, Wagner rejoint Venise, et s'installe avec son cher compagnon, son piano Erard, au dernier étage du Palazzo

Giustiniani en s'emmurant lui-même, capitonnant l'ensemble des pièces d'un épais velours pourpre qui l'isole totalement des bruits de la Cité : Mathilde a préféré renouer avec son époux. Le compositeur éprouve tous les tourments de l'âme à Venise, songe au suicide, relit Shopenhauer… Pour conjurer sa solitude et sa souffrance, Richard conçoit un opéra de l'amour absolu, entier, exclusif, radical lui-aussi tout en démontrant bien que dans la réalité il est lui voué à l'échec : amants maudits sur cette terre, Tristan et Yseult n'ont aucun chance de s'unir ici bas : la nuit est le suel cadre de leur épanouissement et de leur possible fusion (d'où l'enchantement crépusculaire de l'acte II). Ainsi Tristan est un opéra lagunaire et vénitien, flottant, suspendu sur des eaux létales, jamais précises, aux miroitements inachevés mais constants; la porte vers le rêve et la surréalité. Plongeant au cœur d'une mélancolie absorbante et infinie. Wagner ne peut jouir et aimer sans passion et extase ultimale. On comprend que son rêve d'amour n'ait aucune chance dans la réalité. Pourtant bientôt après le traumatisme de son union / implosion avec Mathilde, se profile une autre amoureuse, la femme dont il a toujours rêvé : Cosima (née Liszt).

Amours contrariés, opéra transcendé

Interceptant une lettre enflammée de Richard à Mathilde, Minna menace de tout révéler à Otto ; ce qui du reste à bien peu d'importance, vu qu'Otto et Mathilde… sont en réalité, séparés. Au mment où Flaubert publie Madame Bovary, portrait acide et clinique d'un romantisme lui aussi avorté, Wagner s'enferme dans une passion enflammée que la surenchère et la radicalité passionnelle (il est comme cela toujours dans l'excès), mène au drame de la frustration.
Tristan, héros impuissant, condamné à une langueur extatique, reflète comme un miroir intime, les forces souterraines

irrésistibles qui le mettent à l'agonie. Saisi par l'impossibilité de cet amour qui l'a éreinté et détruit, Richard conçoit un nouvel opéra amoureux d'une puissance musicale inédite. Tout l'ouvrage, par l'irrésolution de l'harmonie tend à la révélation / libération finale, quand Isolde rejoint dans la mort, Tristan qui a succombé.

La mort inextinguible, l'amour inépuisable, la nuit consolatrice… inspirent ici une musique des sentiments qui au moment de la création en 1865, confirme le génie inclassable et réformateur de Wagner à l'opéra. « Mystique de l'union », rêve et songe fusionnés, étirements illimités et vagues d'une torpeur sensuelle et coupable, Tristan und Isolde est pour tout metteur en scène, un Everest qui dévoile les vraies visions dramaturgiques et visuelles… celle défendue par Olivier Py à Genève et pour Angers Nantes Opéra fut une expérience inoubliable, choix esthétique et accomplissement dramatique et lyrique de premier plan. Qu'en sera-t-il à Paris sous la direction de Pierre Audi qui a déjà réalisé à Amsterdam, un Ring sans beaucoup de souffle? Réponse du 12 au 24 mai 2016.

PARIS, TCE. Wagner : Tristan und Isolde
Nouvelle production
5 représentations, les 12, 15, 18, 21 et 24 mai 2016 – 15h, 18h

Daniele Gatti, direction
Pierre Audi, mise en scène
Willem Bruls, dramaturgie

Torsten Kerl, Tristan
Rachel Nicholls, Isolde
Michelle Breedt, Brangaine
Steven Humes, Le Roi Marke
Brett Polegato, Kurwenal
Andrew Rees, Melot
Marc Larcher Un berger, un jeune marin
Francis Dudziak, Un timonier

Orchestre National de France
Chœur de Radio France
(Stéphane Petitjean, direction)

INFOS & RESERVATIONS : **visiter le site du TCE, Théâtre des Champs-Elysées, PARIS**

Toulouse. Théâtre du Capitole ; Le 11 février 2015 ; Richard Wagner(1813-1883) : Tristan et Isolde, action musicale en trois actes sur

un livret du compositeur créée le 10 juin 1865 à Munich . Production du Théâtre du Capitole (2007) ; Nicolas Joel : mise en scène ; Andreas Reinhardt : décors et costumes ; Vinicio Cheli : lumières ; Robert Dean Smith :Tristan ;Elisabete Matos : Isolde ; Daniela Sindram : Brangaene ; Stefan Heidemann : Kurwenal ; Hans-Peter Koenig : Le Roi Marc ; Thomas Dolié : Melot ; Paul Kaufmann, Un Berger / Un Matelot ; Chœur du Capitole : Alfonso Caiani, direction ; Orchestre national du

Capitole ; Claus Peter Flor : direction musicale.



Cette production maison de Tristan et Isolde remonte à 2007 lorsque Nicolas Joel était maître des lieux. Sa mise en scène est sobre, laisse toute sa place à la musique et jamais l'oeil n'est distrait. Au contraire la stylisation des éléments de décors esthétisant le propos. Le grand plateau mouvant du premier acte rend perceptible l'élément marin et la lente montée de l'astre lunaire coïncide à son apogée avec la rencontre des futurs amants et l'effet du philtre. A l'acte 2, le fond de scène entièrement étoilé crée une nuit enveloppant les amants. Le roc sur lequel est étendu Tristan à l'acte 3 puis le nuage de mélancolie qui surplombe les amants fait sens : leur absolue solitude est évidente.

Fluide et beau Tristan à Toulouse

La sobriété du jeu d'acteur est compréhensible avec des chanteurs si peu acteurs et chacun concentré sur son rôle écrasant. Seule la Brangaene de Daniela Sindram est actrice sensible et accomplie. Le roi Marc de Hans-Peter Koenig tout de noblesse et de retenue touche visuellement par l'autorité bienveillante de son jeux. Les beaux costumes aux couleurs franches, sont empesés et ne permettent pas une grande liberté de mouvement.

Dans cette mise en scène plutôt statique, l’opéra avance pourtant grâce à une direction musicale très théâtrale. **Claus Peter Flor dirige admirablement cette partition fleuve abolissant temps et espace**. Lecture où le théâtre est roi, l’analyse fine de la partition permet des nuances exquises et des couleurs instrumentales d’une grande richesse. Les phrasés sont intéressants et la construction d’ensemble de la succession des trois actes est très réussie. L’orchestre du Capitole est royal, capable de toutes les finesses possibles, les nuances sont particulièrement creusées. La spacialisation des cors et du cor anglais est magnifiquement réalisée.



Sur le plan vocal l'Isolde d'Elisabete Matos est solide et vaillante. Elle arrive a chanter son Liebestod sans faiblesse, mais sans génie. La voix puissante est sans particularité, les phrasés ne sont pas toujours du niveau attendu. **Par contre la Brangaene de Daniela Sindram est de haute lignée.** La voix a un beau métal ombré mais la clarté du timbre par moments permet de comprendre comment cette belle cantatrice peut aborder des sopranos dramatiques comme Sieglinde. Le chant est subtil avec des phrasés nobles et un jeu de scène poignant. Du côté des hommes, incontestablement il n'y a eu aucune faiblesse dans la

distribution. **Le Tristan de Robert Dean Smith a un timbre juvénile et brillant**. Nous avons connu cet artiste dans l'impossible rôle du Kaiser dans la femme sans ombre de Richard Strauss. La solidité de la voix, la beauté du timbre et l'absence de vibrato rendent justice au héros sublime que doit être Tristan. Par contre le jeu du chanteur est assez inexistant.

Hans-Peter Koenig en Roi Marc est parfait. Beauté du timbre, noblesse du jeu, subtilité des phrasés et perfection de la diction. Tout est là pour que l'émotion naisse dans sa grande tirade de l'acte 2. Stefan Heidemann en Kurvenal campe un personnage attachant, la voix est belle et la diction nette.

Les petits rôle sont correctement tenus, avec une intense émotion chez Paul Kaufmann en berger. Les choeurs d'hommes sont impressionnants de présence dans leurs courtes mais déterminantes interventions. Une belle production qui n'a pas perdu en intérêt et qu'il a été bon de retrouver. C »est un Tristan fluide, la partition si troublante déroulant son envoûtement sans heurts pour notre plus grand plaisir.



Illustrations : P. Nin

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra National de Paris, le 8 avril 2013. Wagner : Tristan

und Isolde. Robert Dean Smith, Franz-Josef Selig, Violeta Urmana… Orchestre et Choeur de l'Opéra National de Paris. Philippe Jordan, direction musicale. Peter Sellars, mise en scène. Bill Viola, création vidéo.



Première de **Tristan et Isolde de Richard Wagner** ce soir mais reprise de la production signée Peter Sellars de 2005, le spectacle commence par une minute de silence dédiée à la mémoire de Gérard Mortier. Le temps paraît voler, puisque deux clins d'œils après nous sommes submergés dans le chromatisme puissant du célèbre prélude. En l'occurrence, il est puissant mais aussi raffiné. C'est grâce à la baguette sensible mais intelligente de Philippe Jordan, qui dirige l'Orchestre National de l'Opéra de Paris de façon impressionnante. Comme souvent chez Wagner, l'orchestre est le véritable protagoniste.

Long poème de l'amour et de la mort

L'opéra, sur le livret du compositeur, est un poème à l'amour transcendé par la mort. Donc, très peu d'action. Le drame est heureusement enrichi d'un chromatisme exprimant le désir d'amour et de mort, véritable prélude à la rupture de tonalité. Ceci, avec l'impression d'un flux musical continu, fait de l'œuvre une pièce révolutionnaire du romantisme

finissant. Le couple éponyme est interprété par **Violeta Urmana et Robert Dean Smith**. Les chanteurs partagent un fait curieux dans leur vie professionnelle. Les deux ont commencé leurs carrières dans un registre vocal différent, elle ancienne mezzo, lui ancien baryton. Cette curiosité s'est vite transformée en explication, vues les limites des chanteurs en cours de prestation. Le Tristan de Robert Dean Smith commence de façon presque alléchante, mais nous remarquons rapidement que ce Tristan a la voix fatiguée. Si au début de la représentation, nous avions perdu la notion du temps, vers la fin, au 3e acte, nous avons presque perdu la notion du protocole ; Tristan souffrant et ringard (nous reviendrons sur le jeu d'acteur plus tard et la mise en scène), tu n'es toujours pas mort ??? L'Isolde de Violeta Urmana est plus équilibrée, plus heureuse affirmant plus de brio. Si elle pourrait gagner à une plus grande souplesse dans les aigus, la soprano a un timbre altier auquel il est difficile de rester insensibles, et campe une performance avec de la profondeur et beaucoup de vigueur.



La Brangäne de Janina Baechle met du temps à se chauffer, mais quand elle y est, elle se révèle sensible et chaleureuse avec un zeste d'esprit maternel et protecteur. **Franz-Josef Selig** en Roi Marke est à son sommet expressif, il fait preuve d'un legato d'une sensualité bouleversante ; son chant est sensible et profond. Remarquons également le Melot de **Raimund Nolte**, toujours aussi plaisant à entendre qu'à voir, en plus chantant pour la première fois à l'Opéra de Paris, ou encore le marin et le berger d'un **Pavol Breslik …** rayonnant.

Le metteur en scène Peter Sellars s'est associé à l'artiste contemporain **Bill Viola** pour cette production. La mise en scène, normalement sobre et épurée, avec le décor unique minimaliste effacé et utilitaire, dépend presque exclusivement de la création vidéo du dernier, omniprésente et d'une beauté et d'une complexité étonnantes. Dans cette réalisation cinématographique, Bill Viola se montre maître de son art. A l'intérieur nous trouvons un couple terrestre et un couple

céleste, ce sont les couples sur lesquels nous devons focaliser l'attention. Puisqu'il se passe très peu de choses pendant les plus de 5 heures de représentation, la vidéo rehausse la tension et présente une nouvelle strate de lecture du texte. L'effet est hallucinant ! Bill Viola se sert de l'effet ralenti, d'un riche chromatisme visuel, des juxtapositions des plans, des jeux des perspectives et de bien d'autres effets pour s'accorder à la richesse et à la complexité de la partition et des émotions des personnages. Cette incroyable vidéo est sans doute l'un des aspects les plus saisissants de la production.

Alors, pourquoi le public de Bastille inonde la salle de huées contre Bill Viola quand il monte sur scène pour les saluts ? Nous voulons croire qu'il s'agît peut-être d'un malentendu. Peut-être, puisque Peter Sellars n'a pas participé à la reprise et donc n'était pas là pour les huées et les applaudissements, le public l'a confondu avec l'artiste vidéo. Mais on se demande encore pourquoi cette violence si réactionnaire ? Peut-être parce que, les chanteurs laissés à eux-mêmes pour le jeu d'acteur, ont essayé de remplir l'action avec des gestes décidément maladroits et contradictoires à la nature de la production. Ainsi le Tristan de Robert Dean Smith, surtout, souffre et se fourvoie comme s'il s'agissait d'un Don José appassionato interprété par un ténor italien de la vieille école. Il y a déjà assez des cris et des chuchotements dans Tristan et Isolde, le terrible bruit visuel qu'ajoutent ces gestes distrayants et contrastants fut peut-être insupportable pour une partie du public, mais, insistons encore, la performance des artistes ne mérite pas ce type de réaction. Quoiqu'il en soit une performance vocale, musicale et visuelle à voir et revoir pour juger sur pièces ; le chef et l'orchestre y sont captivants **à l'affiche de l'Opéra Bastille, les 17, 21, 25 et 29 avril ainsi que le 4 mai 2014.**